

Bulletin bibliographique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **78 (1933)**

Heft 10

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

GUERRE MONDIALE

La guerre mondiale dans l'Ouest africain. Togo, août 1914. Cameroun, 1914-1916. par le général E. Howard Gorges, officier de la Légion d'honneur, commandant le « West African Regiment ». (1914-1916). Préface du général J. Aymerich, commandant supérieur des troupes françaises de l'Afrique équatoriale. Un vol. in-8 de la « Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale », avec 3 croquis. Prix : 18 fr. Payot, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les colonies allemandes de l'Afrique occidentale, Togo et Cameroun, sont tombées entre les mains des Alliés en 1916, déjà, après une résistance dont Anglais et Français ont reconnu l'héroïsme.

Les troupes qui prirent part à ces campagnes étaient en grande partie des formations indigènes, encadrées d'Européens. Du côté anglais, le régiment de l'Ouest africain, stationné à Sierra Leone, celui des Indes occidentales, le 5^e d'infanterie légère des Indes, le régiment de Nigeria, le bataillon de Sierra Leone, de l'artillerie de forteresse et de montagne, un bataillon d'infanterie montée et les services auxiliaires. Les forces françaises comprenaient surtout des tirailleurs sénégalais. Les Allemands opposèrent 6 à 7000 indigènes, encadrés par 300 européens, aux 19 000 Français, Anglais et Belges des généraux Aymerich et Dobell.

Le général Howard Gorges prit part à cette expédition en qualité de colonel du régiment de l'Ouest africain. Son ouvrage est le premier récit traduit en français de cette guerre coloniale ignorée du grand public. Lutte dramatique dans les marais et la brousse tropicale, contre un ennemi redoutable et contre une nature hostile, à travers des forêts impénétrables, par dessus de hautes montagnes, le long des côtes infestées de fièvres. L'auteur laisse voir à chaque instant son admiration pour ses hommes, l'affection qu'il leur porte. Il raconte avec cet humour si caractéristique de l'officier anglais, et qui ne l'abandonne jamais, même dans les situations les plus inconfortables.

Quand, le 30 juillet 1914, le télégramme de mobilisation atteignit les garnisons anglaises de ces lointaines colonies, officiers, sous-officiers et soldats étaient prêts à tous les événements. Le soldat noir, parfaitement entraîné, pouvait faire 35 à 40 milles dans les vingt-quatre heures, avec paquetage complet, sans effort, lesté d'un seul repas frugal. Adroit et souple dans le terrain le plus difficile, dévoué à ses officiers, il partait en guerre avec une confiance absolue « De joyeuse humeur, obéissants, désireux d'apprendre et de plaire, c'étaient, dit l'auteur, en dépit de nombreuses petites faiblesses humaines, des gaillards foncièrement bons. »

Le corps d'officiers était composé d'éléments très instruits, rompus à la vie coloniale. Les plus jeunes, animés du désir de se distinguer, voyaient dans cette guerre la plus belle chance de leur vie.

Les hostilités débutèrent par la conquête du Togo, petit territoire allemand coincé entre la Côte d'Or, le Dahomay et le Haut-Sénégal. La puissante station de T. S. F. de Kamina, qui communiquait directement avec Berlin, fut le premier objectif. Le 6 août, les troupes coloniales françaises franchirent la frontière et s'emparèrent de la ville de Togo, sur la côte. Les Anglais entrèrent à Lomé, la capitale, sans coup férir ; les Allemands s'étaient retirés à l'intérieur, le long de la voie ferrée pour protéger les installations de Kamina. Après plusieurs échecs et de lourdes pertes, les Anglo-Français s'emparèrent de Kamina, le 26 août. Mais le major von Döring avait détruit la station radiotélégraphique.

La conquête du Cameroun fut plus difficile. Il fallut près de deux ans pour en chasser les Allemands. Attaqués concentriquement par la Nigeria, le Congo belge, le Gabon français et par la côte, les forces allemandes, nettement inférieures en nombre, encerclées de toutes parts, sur terre et par mer, sans espoir de secours, avec peu d'artillerie, sans ravitaillement possible, résistèrent avec habileté, endurance et avec une ingéniosité qui ne défaillit jamais. C'est le témoignage que leur donne le général Gorges. Leur chef, le colonel Zimmermann se révéla officier capable et plein de ressources.

Les débuts de la campagne furent malheureux pour les Alliés, battus dans tous les combats sur la frontière du Nigeria et du côté du lac Tchad par un adversaire insaisissable, qui utilisait merveilleusement ses mitrailleuses.

Mais Douala, la capitale, attaquée avec le concours d'une flotte anglaise, se rendit sans conditions le 27 septembre 1914. De cette base d'opérations, la conquête se poursuivit méthodiquement, avec des alternatives de succès et de revers. La région côtière se trouva nettoyée et l'ennemi refoulé à l'intérieur. Campagne de guérilla, de surprises, d'embuscades dans un terrain impénétrable, sans routes, coupé de fondrières, de rivières profondes. Il fallait toute la froide intrépidité des officiers, leur tranquille attitude pour empêcher les paniques et maintenir la confiance. Ajoutez aux pertes par le feu et les blessures, les ravages du paludisme, de la dysenterie, du béri-béri, des rhumatismes et de la pneumonie, ces dernières maladies très dangereuses pendant la saison des pluies, vous aurez une idée des souffrances des troupes.

En 1915, Naoundéré au centre du pays, Garoua au nord tombèrent. A l'est, les troupes françaises du général Aymerich marchèrent sur Yaoundé. Les derniers détachements allemands réussirent à s'échapper en territoire neutre, dans la colonie espagnole de Rio Mouni, à la fin de janvier 1916. Le 18 février, la capitulation de Mora, tout au nord, achevait la conquête du Cameroun.

Cette colonie fut divisée par les traités, entre la France et la Grande-Bretagne. (Réd.).

GUERRE NAVALE

La marine française dans la Grande Guerre (1914-1918), par A. Thomazi, capitaine de vaisseau de réserve. Les marins à terre. Un vol. in-8 de la collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale, avec 12 croquis. Prix : 20 fr. Payot, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.

« Depuis un siècle les marins français se sont battus à terre beaucoup plus que sur l'eau. » Le capitaine de vaisseau Thomazi

justifie sans peine cette affirmation qui étonne au premier abord. La marine a fourni aux armées de terre des troupes et des chefs de très grande valeur.

Sur mer, le danger existe toujours, visible ou latent. C'est pourquoi le matelot est préparé par sa vie dangereuse à regarder le danger en face. Dans les circonstances les plus critiques, il restera calme et son endurance, sa discipline, son habitude de se « débrouiller » dans toutes les situations font de lui un soldat admirable. Bien encadré, il se montre dur aux privations, âpre au combat, docile à ses chefs, selon le témoignage de l'amiral La Roncière.

L'officier de marine, par ses connaissances multiples, s'adapte facilement à ses nouvelles fonctions de fantassin, aviateur. Artilleur excellent, car le tir sur mer est infiniment plus difficile que le tir à terre, il a rendu des services éclatants comme technicien. « On a vu beaucoup de marins se transformer en excellents chefs de troupes, comme on en voit encore devenir de remarquables aviateurs ; on n'a jamais vu l'inverse. »

Comme introduction au rôle des marins dans la guerre mondiale, le commandant Thomazi rappelle la belle conduite des marins de la garde impériale, créés par le Premier Consul, en 1803. Ce corps fit toutes les campagnes du Premier Empire. Les populaires marins de la garde avaient « l'âme chevillée dans le ventre », ainsi que le disait le maréchal Lefebvre.

Pendant la guerre de 1870-71, 10 000 fusiliers et canonniers marins firent partie de la garnison de Paris dont ils furent le noyau le plus solide. Dans les armées de province, sur la Loire, dans l'Est, le Nord, ils formèrent des régiments homogènes qui jouèrent un rôle considérable dans les opérations de l'hiver 1870-71. Un grand nombre d'officiers supérieurs de la marine prirent le commandement de brigades et de divisions : les amiraux et capitaines de vaisseau Jauréguiberry, Jaurès, Gougeard, Pallu de la Barrière, Pothuau, de la Roncière, contribuèrent par leur énergie, leur ascendant personnel, à sauver l'honneur de la Défense nationale.

On retrouve les compagnies de débarquement de la flotte, en 1881, à l'assaut de Sfax, en Tunisie. En 1900, les cols bleus se distinguent à la défense de Pékin ; d'autres font partie de la colonne Seymour, formée de matelots appartenant à huit nations, qui débloquent les légations assiégées à Tien-Tsin par les Boxers.

A Casablanca, le 5 août 1907, 200 marins, par leur courageuse résistance, sauvent la ville du pillage et de la destruction.

Enfin, pendant la Grande Guerre, la marine donna plus de 40 000 hommes aux armées de terre. Les exploits de la fameuse brigade de l'amiral Ronac'h, les pompons rouges, sur l'Yser, à Dixmude, ceux du bataillon des fusiliers marins qui lui succédèrent (capitaine de frégate de Maupéou) dans les Flandres, sur la Somme, sur l'Aisne, valurent à ce corps d'élite sept citations à l'ordre de l'armée. La dernière, du 5 juillet 1919, porte : « Troupe splendide, d'un esprit magnifique qui n'a cessé, au cours de la campagne, de donner les preuves les plus éclatantes de son esprit de sacrifice, de son dévouement à la patrie et de son enthousiasme guerrier. »

Son drapeau reçoit, le 13 juillet 1919, la croix de la Légion d'honneur.

Les pertes de la brigade Ronach, seule, jusqu'au 10 décembre 1917, furent de 9728 hommes, soit le 150 % de son effectif initial.

Les canonniers marins concentrés au début dans les forts de

Paris, dispersés ensuite dans les différents secteurs du front, ont une histoire non moins glorieuse. Jusqu'en 1917, toute l'artillerie lourde française a été empruntée à la marine. Un régiment de neuf batteries servit à Verdun, Toul et Nancy. Fixes d'abord, montées sur plateformes, les pièces de 14 et de 16 centimètres deviennent ensuite mobiles, sur voie ferrée, automobiles, sur péniches même (canal de la Meuse). On utilise les 19 et les 24 de marine pour bombarder les arrières allemands. En 1917, on crée 11 batteries mobiles, un groupe d'interdiction lointain. En 1918, il y en a 18 rattachées à la réserve générale d'artillerie lourde. L'entrain de ces hommes, leur bravoure sont légendaires sur tous les fronts. Onze citations collectives témoignent de leur vaillance.

Les arsenaux maritimes, en outre, ont livré à l'armée 8000 canons, 36 millions d'obus.

Ailleurs, sur d'autres fronts, au Monténégro, en Serbie, en Albanie, aux Dardanelles, à Athènes, à Salonique, des détachements de marins prirent une part brillante aux opérations de terre.

L'exposé du commandant Thomazi fait revivre tous ces grands souvenirs, racontés avec sobriété, s'appuyant sur une documentation sûre. Il est un éloquent hommage aux qualités traditionnelles des marins de France. (Réd.).

IRLANDE ET ANGLETERRE

Le « secret service » irlandais en Angleterre (1919-1921), par Edward M. Brady, ancien agent secret du Sinn Fein. Préface de Sir Basil Thomson, chef de l'Intelligence Service britannique. Un vol. in-8° de la Collection d'Etudes, de Documents et de Témoignages pour servir à l'histoire de notre temps. Prix : 15 fr. 1933. Payot, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.

La partie la plus intéressante de ce livre est certainement la préface de Sir Basil Thomson. Ce haut fonctionnaire anglais introduit le sujet en faisant l'historique complet de la lutte ouverte ou clandestine de l'Irlande contre l'Angleterre, depuis ses débuts, au XVI^e siècle, jusqu'au traité de 1922. La Diète irlandaise avait conféré au roi d'Angleterre Henry VIII le titre de roi d'Irlande. Les députés irlandais siégeaient à la Chambre des communes britannique, les régiments irlandais combattaient bravement et loyalement dans les rangs de l'armée anglaise, des milliers d'Irlandais servaient dans les services civils et la police britannique. Cet état de choses a continué jusqu'à aujourd'hui.

Il y eut, cependant, toujours une question irlandaise. Les députés aux Communes envoyés par l'Irlande étaient en majeure partie autonomistes.

L'agitation irlandaise remplit toute la seconde moitié du XIX^e siècle. Une campagne d'hostilités, dirigée par le mouvement *fenian* contre les propriétaires fonciers anglais en Irlande, fut enrayée par des répressions énergiques. C'est sous le règne de la reine Victoria que fut présenté par Gladstone le premier projet de *Home Rule*, au gouvernement autonome de l'Irlande.

Il ne faut pas oublier qu'il y a deux Irlandes, distinctes depuis 1922 : celle du Sud, ou Etat libre d'Irlande, catholique, capitale Dublin ; celle du Nord, protestante, capitale Belfast. Chacun de ces petits Etats a son propre Parlement ; chacun est soumis à la suzeraineté de la Couronne britannique. Avant cette séparation,

les Irlandais du nord furent toujours opposés à l'indépendance de l'Irlande, car ils se seraient trouvés majorisés par les catholiques du sud (un million contre trois millions).

En 1914, toutes les dissensions intestines parurent oubliées. Les volontaires irlandais s'enrôlèrent par dizaines de milliers et se battirent magnifiquement sous le drapeau anglais. « Tout aurait pu s'arranger sans la sinistre influence des Irlandais établis aux Etats-Unis », dit sir Basil Thomson. Ces émigrés, devenus américains, payèrent généreusement la propagande antianglaise et prêchèrent la rébellion à main armée. Leur but était l'établissement d'une république irlandaise. Une puissante société secrète, le Clan-na-Goel, entretenit d'Amérique la haine de l'Anglais en Irlande. L'Allemagne s'efforça d'attiser le feu. Un certain capitaine von Rintelen, agent secret de l'Etat-major allemand à New-York, enrôlait des Irlando-Américains pour provoquer une révolte en Irlande, afin d'y maintenir le plus possible de troupes britanniques. Au début de 1916, les Allemands furent aidés dans leur propagande par un Irlandais, sir Roger Casement, qui prépara pour le samedi de Pâques un soulèvement de l'Irlande appuyé par un débarquement d'armes et de munitions par les Allemands. Le service de renseignements anglais avait capté tous les messages chiffrés. Le bateau allemand porteur d'armes fut surpris, Casement fut arrêté, conduit à Londres et exécuté pour haute trahison.

Mais l'agitation persista. Le nombre des mécontents alla croissant. L'association *Sinn Fein*, fondée par Arthur Griffith avant la guerre, fortifia le nationalisme irlandais. Des sociétés secrètes, l'*Armée républicaine d'Irlande*, et la *Fraternité républicaine irlandaise* étaient largement subventionnées par l'Amérique. M. de Valera fit alors son apparition sur la scène politique. Le parti révolutionnaire décidé à instaurer par la force une république indépendante, obtint la majorité aux élections de 1918. Ce fut le signal d'une période de guerre civile, avec son cortège d'assassinats, de massacres, d'attentats, d'incendies, de représailles. Cet état d'anarchie dura jusqu'au traité de 1922 qui consacra l'autonomie des deux Etats irlandais.

Les aventures de M. Brady sont narrées avec force détails. Ce très jeune conspirateur a l'imagination romanesque. Son activité terroriste se déroula entièrement en Angleterre, pendant les années 1919 à 1922. Attiré par le mystère des sociétés secrètes, il se complaît aux initiations dans les quartiers les plus sombres de Liverpool, les serments farouches le transportent d'enthousiasme, il brûle de décharger son pistolet *Kolt* sur le premier Anglais venu. Cette fureur extrémiste se dépense en expéditions contre des entrepôts auxquels lui et ses amis mettent le feu. Ils allument des fermes dans la campagne, scient des poteaux télégraphiques, se cachent dans les bois, engagent des fusillades inoffensives avec les policiers. Un projet magnifique d'égorger un officier anglais malade, dans son lit, est déjoué par le hasard qui met la conscience du patriote irlandais à l'aise. Enfin, il se fait arrêter, gémit six mois sur la paille des cachots, après avoir fait la connaissance des détectives de Scotland Yard. Transporté en Irlande, il est libéré à la nouvelle de la trêve signée à Londres, en décembre 1922.

Il y a là matière à un excellent scénario de cinéma. (Réd.)